

Une leçon d'histoire

E. Bertil

Volume 28, numéro 1 (163), février 1986

Le tour du Québec par deux enfants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30994ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertil, E. (1986). Une leçon d'histoire. *Liberté*, 28(1), 35–38.

VIII

UNE LEÇON D'HISTOIRE

*L'alcool rend l'homme semblable à la bête
et parfois le fait mourir.*

L'entrée à Montebello fut pour les orphelins un moment de grande exaltation. Quelque chose, en eux et autour d'eux, vibra. La petite ville du grand Louis-Joseph Papineau, «le René Lévesque du siècle passé», disait leur mère-grand, les éblouit non tant par sa beauté que par le parfum d'héroïsme qu'elle exhalait, un héroïsme auquel pourtant, le lecteur le verra, se mêla bientôt de la tristesse, ainsi que cela se passe presque toujours dans la vie.

La RX7 fit halte dans le stationnement d'une brasserie qui annonçait: «Bienvenue aux dames». L'abbé Desjardins dit qu'il avait fort à faire et suggéra à ses deux passagers d'aller se promener dans les alentours, car il faisait un temps magnifique et il y avait beaucoup de choses à voir ici que lui avait déjà vues des milliers de fois.

Sophie remercia le bon prêtre et dit qu'elle allait en profiter pour dispenser à son petit frère une utile leçon d'histoire, la circonstance et le lieu y étant on ne peut plus propices.

— C'est ça, répondit le vicaire, on se retrouve dans une heure.

Les deux enfants, tout en marchant main dans la main sur le côté gauche de la chaussée afin de voir venir les voitures, se dirigèrent aussitôt vers le Manoir Papineau sis à peu de distance de la brasserie où s'était engouffré leur amphitryon. Ils ressemblaient, Sophie avec sa robe propre et ses cheveux dégagant complètement son joli front radieux, Julien avec sa culotte courte usée mais soigneusement raccommodée et ses chaussures un peu

démodées car c'étaient celles qu'avaient portées avant lui sa sœur et avant sa sœur une enfant riche de Winnipeg dont la mère, n'écoulant que son bon cœur, en avait fait don aux religieuses après qu'elles (les chaussures) furent devenues inutiles, ils ressemblaient, disions-nous, cheminant ainsi le long de la route ensoleillée, à deux pèlerins engagés dans la traversée du désert à la recherche de l'oasis dès longtemps promise à ceux qui ont le cœur haut et l'âme désirante. En ces deux enfants solitaires, c'est l'humanité même qui marchait vers son destin.

La leçon d'histoire, Sophie n'eut pas, finalement, à la donner. Ce fut un vieillard à barbe blanche, assis à l'entrée du parc du Manoir et fumant pensivement sa pipe, qui s'en chargea. Voyant venir les deux orphelins, en effet, le vieux Nicéphore Émond, 84 ans, ancien concierge au Manoir et ex-commissaire d'écoles, que tous dénommaient ici «le sonné», ne put refréner un:

— Oh, la belle petite fille, oh, le beau petit gars. Quel bon vent vous amène?

En quelques mots, Sophie résuma leur histoire et le but de leur voyage, et le bonhomme, profitant de cette compagnie inespérée, les fit asseoir près de lui et commença en ces termes:

— Il ne faut pas croire ce que disent les Anglais et leurs esclaves. Les Patriotes, le grand Papineau à leur tête, n'ont pas manqué leur coup, loin de là. Bien sûr, il y a eu la «déroute» de Saint-Eustache (le vieil orateur faisait sentir les guillemets par une habile pause de la voix). Bien sûr, plusieurs ont été pendus ou exilés. Bien sûr, Papineau a pris la fuite. Et bien sûr, l'infâme Rapport Durham a suivi, ainsi que l'Acte d'Union abhorré. Mais écoutez-moi bien, mes enfants: tout cela, en fait, tous ces malheurs, toutes ces défaites, toute cette épopée de catastrophes, eh bien, c'était une astuce. Oui, une astuce organisée par nul autre que Papineau lui-même, le seigneur de ce manoir que vous avez présentement sous les yeux...

Devant l'ébahissement qui se faisait jour sur le visage des orphelins, le vieillard se tut un moment, prit une bouffée, et continua:

— Sur le Richelieu, puis à Saint-Eustache, et encore l'année suivante près de la frontière américaine, on dit que les Patriotes ont manqué d'armes. C'est faux. Des armes, ils en avaient à revendre: des pelles, des pioches, des haches, des fusils, des canons, des bombes, tout y était. Mais voilà: Papineau, avec sa

tête à Papineau, a dit de ne pas s'en servir. Il a dit: laissons-les gagner, laissons-nous battre, puis pendre, puis exiler. Comme ça, ils se sentiront coupables, ils nous ficheront la paix, ils se croiront vainqueurs pour de bon, et nous, alors, nous préparons la revanche, qui sera notre vraie victoire. Et c'est ça qu'il a fait ensuite, Papineau, dans son manoir que vous avez présentement sous les yeux: préparer la revanche, c'est-à-dire continuer à éviter les gains trop faciles, réfléchir, calculer, et tirer des plans. Des plans, il en a tiré toute sa vie, sans jamais démordre, et il a montré aux autres à en tirer après lui, toujours en prenant soin de ne pas remporter de victoires, car les victoires c'est trop voyant, ça engourdit, ça rend distrait, et puis ça réveille l'ennemi. Le référendum, mes enfants, je vous le dis, c'est le dernier en date des exploits du grand Papineau...

Là-dessus, le bonhomme Émond se tut encore une fois, tira une nouvelle bouffée de sa pipe pensive (à moins que ce ne fût une bouffée pensive de sa pipe, l'auteure n'en est pas certaine), puis il conclut en fermant les yeux:

— Le cœur vibrant du Québec, il est là, mes petits, dans cette patience astucieuse que nous a léguée le grand Papineau, de ce manoir...

— ... que vous avez présentement sous les yeux, termina Julien que le récit du vieillard fascinait.

— Hi, hi, hi, hi, le vieil ivrogne vous a bien eus!

C'est alors seulement que les enfants aperçurent, assise sur une chaise de toile non loin de là, son tricot sur les genoux, une vieille femme à la bouche édentée, à l'œil mauvais, qui n'avait pas dit mot depuis le début et qui à présent s'en prenait au bonhomme Émond qui était sans doute son mari:

— Le cœur vibrant, mon œil! La seule chose qui vibre par ici, c'est ta tête de vieux dépravé, et tes bouteilles de gros gin quand tu les caches sous ton banc. (En effet, Sophie et Julien virent alors trois ou quatre bouteilles vertes sous les pieds nus du vieillard.) Si une place peut se libérer au centre d'accueil, que je me débarrasse de ta carcasse une fois pour toutes! Et vous, les petits chenapans, poursuivit la sorcière en s'adressant maintenant aux orphelins, qu'est-ce que vous faites ici tout seuls? Déguerpissez, et vite!

Par bonheur, la RX7 arrivait justement en trombe, et l'abbé Desjardins cria aux deux orphelins de monter, ce qu'ils firent aussitôt. La peur que leur avait causée la vieille femme était telle

qu'ils se sentirent réconfortés de retrouver le bon prêtre, dont l'air un peu égaré et l'haleine n'étaient pas très rassurants pourtant. Julien faillit se mettre à pleurer, mais Sophie lui entoura les épaules avec affection, en s'efforçant de lui cacher les pensées ténébreuses qui allaient l'occuper jusqu'à ce qu'ils soient à Saint-Jérôme, si toutefois ils y arrivaient sains et saufs.